

Marguerite

J'ai perdu ma maman ! Non, faut pas me présenter vos condoléances attristées maintenant ! Elle nous a quittés il y a bien longtemps, les larmes sont essuyées, ne restent que les bons souvenirs. Au fond du jardin, toutes les générations de chats, de chiens qu'elle aimait reposent en paix. Avec une petite pierre pour y penser quand on passe devant pour aller au fumier. Elle avait demandé à y être enterrée, si elle mourait. (Le « si »... en était-elle bien certaine ?)

Mais ce n'est pas permis, ou alors il faut brûler. Et un jour elle est morte. Juste avant les couches et la déchéance. Chez elle, dans son fauteuil, le beau, celui en cuir, labouré dès l'achat par les chats de l'époque... J'avais appelé le Samu. À distance, c'est compliqué, on n'a pas tout de suite le bon ! Mais quand ils ont su son âge, les symptômes d'un probable AVC, ils n'ont pas déclenché le plan ORSEC, juste envoyé un médecin, qui est arrivé deux heures après pour constater le décès. La nouvelle m'était parvenue en pleine fête, en Alsace, en pleine face aussi. Je la pensais éternelle. J'étais en train de demander à mon ami le maire comment s'était passée la transition vers les couches, pour son papa, dont l'âge avançait. Ce qui se profilait pour Marguerite.

La Guite, Guitou pour papa, c'étaient ses petits noms. On a pris la route en pleine nuit, 200 km, c'est toi qui as conduit, les verres de crémant m'ont évité un volant mouillé de larmes. Le panneau de la ville, sa ville natale, dans la vallée si bien chantée par Lavilliers, m'a arraché de longs sanglots. Cédric, le pompier du dessous, l'avait installée dans son lit, la mâchoire bloquée avec une bande Velpo pour qu'elle reste belle, c'est là que j'ai appris à le faire. Ça m'a servi pour toi, ma Cricri.

Mais aujourd'hui, ce qui m'embête, c'est que j'ai perdu ma maman, du moins ses cendres, bien conservées dans sa machine à laver, à côté de ses chers petits compagnons, au fond de son jardin. Son désir le plus cher, si d'aventure elle décédait...

En plus, elle n'était pas seule dans le tambour-mausolée.

Monsieur Robert avait toujours été comme un parrain pour moi. Il livrait, à la toute petite librairie-papeterie de Maman, les colis de la gare. Son vieux camion Renault capricieux ne connaissait que la manivelle pour démarreur, je l'avais même tournée, pour voir ! Sa femme, connue pendant l'occupation de la Sarre, était repartie vers sa province natale de l'autre côté d'un rideau en fer m'avait-on expliqué. Elle souffrait de troubles psychiatriques. Seul avec sa fille

Yvette, Monsieur Robert avait demandé à mes parents s'ils pouvaient la prendre en pension le temps de régler les papiers de sa séparation. Mais avec la RDA, les traductions, ça a pris trois ans. Et lui avait pris pension à la maison, ça mettait un peu de beurre dans les épinards, disait Maman. Ma petite sœur avait gagné une copine, je me suis retrouvé en minorité. Lui nous avait adoptés.

La maison de Lorgues a rendu Papa heureux. Il avait enfin quelque chose à lui. Barre à mine, point d'appui, la terre en avait été soulevée, des jardins étaient nés. Ils sont toujours là.

A la mort de papa, vingt ans plus tard, il a loué le petit appartement du haut, chez Maman. Encore une histoire d'épinards.

Et il a repris le flambeau de Papa, Sauveclare l'a ensorcelé. Il partageait son temps entre Lorraine et Provence. Il s'y fit de vrais amis, un petit béguin aussi.

Il est mort d'un excès de beurre. Sa fille n'en voulait pas. J'ai proposé à Maman de lui donner un chêne vert pour s'y reposer, dans cette Provence qu'il avait aimée. Elle a accepté. Mais deux ans après, il lui a manqué. Le retour des cendres de monsieur Robert, ce fut compliqué. J'ai creusé ce que j'ai pu, mais le compte n'y était pas.

Maintenant, il était devenu son coloc éternel. Il habitait là aussi ! En partie !

L'autre partie est toujours sous le chêne vert, dans ma maison, vers Sauveclare. Il aimait tant y passer de longs mois.

La pêche dans l'Argens, vers Vignaubière, la cuisine, au beurre, et au son de ses cassettes d'accordéon, étaient ses seules passions.

D'aucuns le voyaient comme l'amant de Maman, mais à mon avis, avec lui, elle ne péchait pas.

Son amant, le vrai, c'est le film de Claude Lelouch, « Les abeilles de Jérusalem », qui me l'a révélé.

Une jeune femme a perdu sa maman.

Encore ! me direz-vous.

Avec son papa, couple au long cours, marionnettistes de leur état, ils vivaient tranquilles et travaillaient au pays. Son parrain, un beau vieillard, aux yeux (deux) d'un bleu envoûtant vivait avec eux. Elle pleure, se lamente :

— Si au moins je pouvais penser que maman avait été heureuse !

Son parrain la fixe alors intensément, yeux dans les yeux (quatre) :

— Et qui te dit qu'elle ne l'a pas été ?

Bingo ! Flash. Mais c'est bien sûr !

— Maman, je sais qui était ton amant !

— ??

— Le parrain de xxx, ma sœur !

Et c'était bien cela ! En 39, Monsieur Gringotte, capitaine de cavalerie, car vétérinaire dans le civil, réserviste, logeait en garni chez ma grand-mère, Mère.

Maman, 22 ans, jolie comme un cœur, l'avait envoûté, lui, l'homme marié prestigieux... Était-ce bien convenable, dans la maison même de la mère d'un prêtre ? Mais ce fut platonique ! La chair fut forte !

Dix ans après, je naquis. Victor, famille communiste, avait épousé Maman, fille de Joseph, à qui la mort prématurée en 36 avait évité Action française et Croix de feu. Ambiance. Marseille les a mariés, évitant le scandale de la mésalliance.

Le train, à vapeur, (douze permis gratuits par an), amenait la Lorraine avec ses sabots chez le vétérinaire et son épouse Anne-Sophie. Madame Suzanne faisait la cuisine, sans oignons ni margarine, et des confidences à maman. Enlevant son tablier, elle servait à table le couple et parfois le grand fils, vieux garçon, en visite.

Un jour, Madame Gringotte décéda.

La chair faiblit, l'idylle se noua.

Faut dire que Papa n'était pas un saint, sa guerre à Bobo (Diolasso) a dû m'y faire pousser frères et sœurs de couleur ! Sans parler de la dame des bains près de la gare où il travaillait. Ma petite sœur est arrivée à la maison, le jour de la rentrée des classes, livrée par deux anges, comme prévu. Plus ponctuels que DHL. Fille de mon papa, ça c'est sûr. Pas d'hésitation quand on nous voit ensemble.

Et Meaux nous retrouvait souvent, je jouais, sans en rien savoir, le rôle de chaperon dans la deux-deuche du vétérinaire en tournée chez les bouchers des environs. Si la viande était saine, il y apposait son cachet à l'encre violette.

La deux chevaux, ils nous l'avait donnée, ou presque. Je l'appellerai maintenant l'Auto-Tamponneuse !

Je demande à Maman :

— Pourquoi avoir attendu si longtemps ? Pourquoi, des années après, alors que tu étais déjà ma maman, et pas avant ?

— Après, le passage était déjà fait !

Chez les cathos, on badine pas avec l'amour, la Vierge Marie m'en est témoin.

Mais, là, c'est sûr, j'ai perdu ma Maman.

L'idée de la machine à laver peut paraître saugrenue, plus grenue que sotté, d'ailleurs... Mais pas tant que ça, en fait !

On garde les carottes pour l'hiver dans du sable, bien au frais. Un peu d'humidité mais pas trop. Et pour que les bestioles ne volent pas la précieuse récolte, le tambour inox d'une machine à laver (la marque importe peu) offre un refuge idéal. J'avais pensé ce silo éco-respectueux, et c'était bien que Mamy en profite. L'idée ne lui aurait pas déplu, j'en suis sûr. Au moins, si sa chère maison un jour devait passer dans d'autres mains, je pourrais l'emmener avec moi, la blottir ailleurs. Elle aurait connu ton olivier.

Mais là, pas possible ! J'ai perdu ma maman !

Quand ma filleule a revendu la maison, elle a voulu me rendre, sans trompette, le tambour protecteur. Un trou béant l'attendait.

Qui m'a pris ma maman ? Du moins sa trace, parce que, comme toi maintenant, elle n'est jamais trop loin de moi, comme Victor mon papa, et tous mes chers disparus.

N'empêche, c'est embêtant, je ne me vois pas porter plainte pour tenter de la récupérer.

— Monsieur l'agent, je ne trouve plus ma maman !

— Où était-elle en dernier ?

— Dans la machine à laver !

Je crains le séjour en HP.

Alors, Maman, ne m'en veux pas, on va continuer comme ça. Et si tu veux qu'on la retrouve ton urne, t'as qu'à me dire où la chercher. J'irai. Je t'aime, ma petite Maman.

Des anecdotes comme celle-là, j'en ai plein. Et maintenant, avec toi ma Cricri toujours sur mon épaule, ou pas trop loin, je me suis pris à aimer l'écriture.

Patrick, un soir de blues.